



«Ça ira», les nouveaux canons de 1789

Par Anne Diatkine · 5 novembre 2015 à 18:16

Joël Pommerat présente aux Amandiers la Révolution française sous un angle contemporain.

Dans «Ça ira (1) Fin de Louis», les acteurs jouent plusieurs rôles.

Photo Christian Bellavia. Divergence



Imaginez que vous ne savez rien. Vous avez oublié comment se termine ce qu'on nomme la Révolution française, vous ignorez que la Bastille fut autre chose qu'une place dont il est dangereux de faire le tour à vélo, et les Etats généraux vous évoquent un bulletin de santé compliqué. Dans ce cas, est-ce que la nouvelle création de Joël Pommerat, intitulée *Ça ira (1), fin de Louis*, est intelligible, alors même que le nom des lieux, des événements, des gens sont, à l'exception du couple royal, omis, et que les événements fondateurs sont hors champ ? Oui, nous semble-t-il.

Le spectacle a un aspect pédagogique, en dépit des voix qui se chevauchent, de la violence des enjeux, de la confusion du réel recréé, et surtout, de l'absence d'émagerie révolutionnaire. La ligne du récit suit les grandes étapes qui mènent du premier discours de Louis XVI sur le déficit budgétaire astronomique de la France et la nécessité d'une réforme fiscale, jusqu'à sa claustration au palais du Louvre, avec Marie-Antoinette, avant la fuite à Varennes. Louis, avec un brin de fatalisme, dira : «Ça ira.» Il n'entendra pas *la Carmagnole* et nous non plus. Etes-vous ce premier spectateur, entré par hasard au théâtre des Amandiers, un peu comme on pénètre dans une AG, en s'asseyant discrètement sur un gradin ? Peut-être.

Forces vives. C'est étrange de voir Louis XVI, joué en complet-veston par l'excellent Yvain Juillard, en réformateur, convaincu qu'une certaine égalité sociale est nécessaire et que les nobles et le clergé, eux-aussi, doivent payer des impôts. Ne pas se méprendre cependant. Le spectacle n'est pas une réhabilitation du monarque. Mais il en propose un aspect qui nous oblige, par curiosité, d'aller ensuite vérifier sur Internet que ces discours, à peine modernisés, existent bien. Fondu au noir. Nous sommes dans une réunion de quartier où il s'agit de débattre et de lire des représentants qui iront aux Etats généraux. Par quelle revendication commencer ? La plus abstraite : la liberté ? Ou par des préoccupations de vie quotidienne : l'air irrespirable de Paris, car les rues sont des boyaux (l'archive qui donne lieu au texte existe également) ? A moins qu'il faille écouter cette confiseuse, furieuse de la concurrence des religieuses. La troupe est quatre heures durant sur scène et dans la jauge, dans l'écoute et la prise de parole. Un corps tel qu'on hésite à individualiser les acteurs, qui excellent tous, en les citant. Revenons à ce premier spectateur, assis dans l'hémicycle du théâtre des Amandiers. La lumière est souvent sur lui. A ses côtés, des gens, forces vives, dont on ne sait d'où ils viennent, maugréent et réagissent plus ou moins expressément. Rassurons ce spectateur, il ne sera pas pris à parti, personne ne lui demandera de quel bord il est, et ne l'invectivera. Il peut tranquillement comprendre, ne pas comprendre, se tromper dans ce qu'il voit, rectifier sa vision.

Et forcément, il fait des allers-retours entre aujourd'hui et hier, hier lui étant présenté au présent, comme n'ayant pas encore eu lieu. Furtivement peut apparaître le fantôme d'une Ségolène Royal. On a à peine le temps de s'en faire la réflexion, qu'elle disparaît. Lorsqu'on se demande d'où viennent les coups de canons, en écho, une actrice s'inquiète de leur proximité. On les entend si bien. On est à Versailles, Paris est tout de même à vingt kilomètres.

L'un des défis du spectacle est de faire palpiter des idées. Montrer que dans toute révolution, la vie n'existe plus, le être est entièrement tendu dans l'espérance du changement possible. Peu de personnages exposent donc leur vie. Il y a la reine, en deuil, son petit garçon est mort, et Anne Rotger qui l'incarne, iconique et ironique, réussit à vider la scène par sa présence. «*N'oubliez pas de vous faire applaudir, vous aussi*», dit-elle à l'émissaire du roi qui vient donner des nouvelles. Et aussi, d'une voix lasse : «*C'est facile de plaire à tout le monde, quand on dit ce que tout le monde veut entendre.*» Ce qui est beau est que chacun tente fiévreusement de rendre audible sa parole. Les acteurs jouent tous plusieurs rôles, qui ont des convictions opposées. Une intimité sonore se crée néanmoins, car si les physiques multiplient les personnages, les accents personnels restent.

Mur aveugle. Le peuple, la population, le tiers état : peu importe comment on le nomme, il n'est pas déblée plus digne ou moins crapule que l'élite. Le spectacle ne montre pas frontalement la misère et la faim. La langue contemporaine permet d'entendre comment les clichés de la rhétorique naissent, se rigidifient et perdurent. Déconstruire le langage et le mur aveugle des expressions toutes faites est l'une des réussites de *Ça ira*. Mais on laissera le débat sur les anachronismes contrôlés à d'autres. A ce second spectateur, qui sait déjà tout, et devra accepter de se laisser emporter par cette révolution au présent, sans certitude.

Anne Diatkine

Ça ira création et m.s. Joël Pommerat Jusqu'au 29 novembre. Théâtre des Amandiers, Nanterre.

Télérama

Pommerat nous embarque dans sa folle Révolution

Fabienne Pascaud - Publié le 05/11/2015. Mis à jour le 05/11/2015 à 14h36.



Pour son nouveau spectacle, *Ça ira* (1) Fin de Louis+, et après plusieurs mois de travail collectif avec ses comédiens, Joël Pommerat place le spectateur au cœur de la Révolution Française. Aussi fou qu'envoûtant.

Sonnés. On sort sonnés et électrisés à la fois de l'épopée historique dans laquelle Joel Pommerat et sa troupe nous ont embarqués plus de quatre heures durant. Eblouis aussi. Et un peu incrédules. Avec eux, à travers eux, non seulement sur la scène mais aux quatre coins de la grande salle du Théâtre des Amandiers de Nanterre, où les comédiens ressuscitent comme en direct . et sans que jamais ça sente la posture . les débats passionnés des représentants du Tiers-Etat, de la noblesse, du clergé, on aura donc vécu ces moments historiques et fous où surgit la démocratie européenne. Une sorte de *Drestie* façon Pommerat. Mais sans destins, sans dieux vengeurs, sans trop de héros individuels non plus, quelques savoureuses figures historiques exceptées et par ailleurs recrées en costumes sobres et modernes d'aujourd'hui. Ici ce sont surtout les droits de l'homme qui naissent enfin, la liberté et l'égalité qui s'imaginent et se forgent.

Comment ont-ils fait tous, Pommerat et sa compagnie Louis Brouillard, pour nous mettre ainsi au cœur de l'histoire dans ce spectacle choral et polyphonique où l'on sent émerger peu à peu la conscience et la science politiques, les racines de toutes les grandes idéologies à naître dans des épisodes de surexcitation et de effroi collectifs ? Et sans sacrifier à la rayonnante incarnation du théâtre (même si on aurait aimé parfois que quelques acteurs se reposent moins), sans sacrifier non plus à la vivacité du tempo (malgré quelques longueurs encore).

Ils ont juste travaillé comme des fous. Ensemble, car Pommerat après avoir conçu son projet, ne le construit vraiment qu'à partir des improvisations, ne le écrit qu'après les répétitions des comédiens qu'il a nourri de documents, de textes, de discussions Près de deux ans de travail acharné . dont Emmanuelle Bouchez avait rendu compte dans nos pages et sur notre site . pour élaborer, affûter *Ça ira (1) Fin de Louis*, cette descente aux abîmes de notre mémoire française, de notre culture historique, politique, de notre imaginaire de citoyen.

Que s'est-il passé dans ces années de 1788 à 1791 qui nous marque à jamais, nous illumine ou nous ravage encore ? Le surgissement promis, possible d'une société sans privilèges, enfin fraternelle, humaine ? Ou l'assassinat coupable du père de la nation, ce Louis XVI si grand, si gauche, si mal à l'aise mais pas si niais, plutôt intuitif et sensible dans l'interprétation qu'on donne un bel acteur de la troupe. On ne saura pas qui. Le programme n'indique pas qui fait tel ou tel personnage : le travail collectif a ses exigences. Comme chez la grande soeur Ariane Mnouchkine qui monta elle aussi en 1970, un *1789* d'anthologie, plus centré encore sur le peuple que sur la classe politique, comme ici. On ne saura pas non plus qui joue si admirablement Marie-Antoinette, cette mère nationale qu'on assassina aussi, et qui malgré sa morgue est bouleversante après la mort d'un de ses fils en pleine tourmente révolutionnaire. Rien de caricatural jamais dans ces tableaux, ces scènes dépouillés qui s'enchaînent sur le plateau noir aux accessoires si sobres et nus, simples et plutôt sombres.

On est loin ici des ambiances incertaines et inquiétantes, entre chien et loup, où excelle d'ordinaire Joël Pommerat pour témoigner, au fil de terribles histoires familiales, des cancers qui rongent la société française. Ici pleins feux ! Une rampe est même carrément placée en direction des spectateurs et la scène fréquemment allumée. Pour affronter courageusement, fièrement aussi les fondements de notre communauté hexagonale, Pommerat change sa manière ordinaire. Choisit un dispositif à l'italienne, apparemment classique en tout cas, frontal, où tout devient lisible et clair, où les échanges nous apprennent et nous font voguer simultanément dans le passé. Comme dans une hallucinante machine à remonter le temps, qui sans réalisme affiché, sans couleur locale ni pittoresque des costumes, nous met magistralement quatre siècles en arrière.

Et c'est à la fois mystérieusement envoûtant et pédagogique, violent et tendre, fascinant et terrifiant. Un spectacle de service public pour mieux comprendre notre héritage commun, mieux le partager, le digérer, le transcender.

Ça ira (1) Fin de Louis, mise en scène Joël Pommerat |4h20 | jusqu'au 29 nov. au Théâtre des Amandiers de Nanterre 92000 | Tel. : 01 46 14 70 00.

Le Monde

Joël Pommerat, la révolution incarnée

LE MONDE | 06.11.2015 à 09h53 | Par Fabienne Darge



Entre ici, spectateur, pour devenir un acteur de l'histoire ! Ou, du moins, pour vivre une expérience théâtrale passionnante, qui plonge au cœur de la parole et du combat politiques. Voilà ce que propose Joël Pommerat avec cette nouvelle création, très attendue, *Ça ira (1) Fin de Louis*, au Théâtre Nanterre-Amandiers jusqu'au 29 novembre, qui n'est pas tant un spectacle « sur » la Révolution française qu'une pièce qui, à partir d'elle, interroge et met en jeu de manière on ne peut plus concrète et vivante la construction conflictuelle d'une culture démocratique.

Il s'inscrit dans toute une tradition, ce spectacle, mais il se démarque nettement par une série de recadrages. La révolution est en elle-même un théâtre, qui a donné lieu . mais pas tant que ça . à des œuvres majeures, qu'il s'agisse de *La Mort de Danton*, de Georg Büchner, de 1789 et 1793, créations collectives d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil ou, plus près de nous, du remarquable *Notre terreur*, par Sylvain Creuzevault et sa compagnie D'ores et déjà.

Décaper le mythe

La première surprise vient du fait que vous ne verrez pas, dans *Ça ira*, les grandes figures attendues, les Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat et autres Desmoulins. Les seuls personnages historiques qui apparaissent en tant que tels sont Louis XVI et Marie-Antoinette. Le cœur du projet de Joël Pommerat, c'est d'avoir voulu décaper le mythe, les images d'Épinal, pour revenir à la source.

Pour ce faire, l'auteur-metteur en scène et sa compagnie ont effectué un énorme travail de documentation, en compagnie de l'historien Guillaume Mazeau (*Le Monde* du 11 juillet). Ils se sont notamment appuyés sur un livre majeur, celui de l'historien américain Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple : comment les députés de 1789 sont devenus des révolutionnaires* (1997). Le *Ça ira* de Pommerat, c'est la Révolution à hauteur d'homme, ces hommes ordinaires qui, peu à peu, pas à pas, font l'histoire, dans les comités de quartier ou à l'Assemblée nationale.

Rendre le passé présent

Et, surtout, c'est la Révolution dans un temps qui est à la fois le sien et le nôtre, ou un temps proche du nôtre. Joël Pommerat a réussi à inventer ici une sorte de temps « anhistorique ». Les événements sont à la fois montrés tels qu'ils se sont passés, depuis la crise financière et fiscale de 1787, qui a tout déclenché, jusqu'au printemps 1791 et la tentative de fuite du couple royal. Mais ils sont présentés comme s'ils se passaient maintenant. Rendre le passé présent est une des grandes réussites de ce spectacle.

Joël Pommerat a fait le choix d'éliminer toute reconstitution historique puisqu'il a, là encore, nettoyé toute l'imagerie décorative. C'est une sobriété magistrale, orchestrée par l'excellent scénographe de Pommerat, Eric Soyer, qui se déploie dans le vaste espace du plateau du Théâtre des Amandiers de Nanterre.

Un écran noir et gris sans fioritures, qui donne toute sa place à l'essentiel : la parole et les acteurs, vêtus de costumes plus ou moins contemporains, en une subtile déclinaison qui irait des années 1960 aux années 2000, et compose un vaste tableau des corps, des attitudes, des manières d'être particulières de ces étranges animaux que sont les hommes . et les femmes . politiques.



Un « dispositif immersif »

Le troisième parti pris, et pas des moindres, c'est de faire jouer les acteurs dans tout l'espace de la salle de Nanterre, et de créer, notamment grâce au travail sonore de François Leymarie, le grand manitou « son » de Pommerat, un « *dispositif immersif* » qui fasse que le public devienne lui-même une partie de l'assemblée.

Du coup, ils frappent . ils cognent, même . , ces propos, ces débats, ces affrontements qui semblent d'aujourd'hui. Conflit entre la justice et la loi, questions sur la légitimité du crime politique, interrogations sur le degré de maturité auquel doit accéder le peuple pour qu'on lui accorde la liberté, mystère du corps du roi et de l'incarnation d'une nation

Tout semble à la fois d'une actualité brûlante et l'esté d'histoire, dans ces débats où les acteurs, qu'il s'agisse des révolutionnaires, des nobles ou de la famille royale, ne sont jamais montrés de manière manichéenne, tandis que les « grands » événements comme la prise de la Bastille restent hors champ.

Si en est ainsi, c'est parce que Pommerat a accompli un fabuleux travail avec ses acteurs . ils sont quatorze pour incarner des dizaines de personnages . qui sont remarquablement vivants et crédibles,

passant d'une figure à l'autre. Ah ça ira, ça ira, on a déjà hâte de voir le deuxième volet de l'aventure, qui devrait couvrir la période allant de 1791 à 1795.

« Ça ira (1) Fin de Louis », une création de Joël Pommerat. Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (Hauts-de-Seine). Du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h30, jusqu'au 29 novembre. En tournée jusqu'à fin mai en France.

Avec Joël Pommerat, un monde complexe, de Marion Boudier. Actes Sud Papiers, 192 p., 16 euros.



Joël Pommerat au sommet : la Révolution Française vue de en bas via aujourd'hui

06 novembre 2015 | Par [jean-pierre thibaudat](#)



Le nouveau spectacle de [Joël Pommerat](#) ne dure que 4h 10, inclus deux courts entractes de 10 minutes, et comme dirait Lucette « on ne voit pas le temps passer ». Signe d'un théâtre à vif et d'un souffle qui nous entraîne.

Comme si la fatigue des personnages qui vivent devant nous et à côté de nous des jours et des nuits intenses, ne nous atteignait pas, que seul le sentiment de vivre un moment exceptionnel nous touchait, nous ébranlait, nous emportait. Et de fait, ce spectacle est exceptionnel. Pas seulement par sa durée.

Une loi des finances révolutionnaire

Pommerat et son peuple d'acteurs nous restituent les jours des fameux Etats généraux de 1789 et les attermolements du roi à Versailles, les séances d'un comité de quartier d'un arrondissement parisien, non dans leur jus d'époque mais dans leur fièvre au présent.

Le premier coup de maître du spectacle consiste à créer un temps flottant entre hier et aujourd'hui. Pas de costumes de cour, d'aristo ou de gueux mais des tenues passe partout d'aujourd'hui, sans pour autant céder à la transposition (le mobilier est sans âge, les micros d'aujourd'hui, le téléphone d'hier, les costumes des militaires hésitent entre l'Union Soviétique et l'Argentine des généraux). Si bien que nous ne cessons, nous spectateurs, de faire la navette entre cette époque où nous venons (constitution, démocratie électorale, droits de l'homme, etc.) et qui nous constitue, et la nôtre puisque les mots d'ordre, les plaintes, les angoisses véhiculés par les bouches des députés du Tiers-état, de la Noblesse de l'Eglise ou du Peuple de la rue sont ceux d'aujourd'hui.

Et cela va jusqu'aux plus hautes autorités de l'état. Dès la première réplique : « je ne vous cacherai pas que notre principale préoccupation aujourd'hui est d'augmenter considérablement les revenus de l'état qui n'ont cessé de se dégrader » dit le monarque qui va bientôt proposer une loi des finances révolutionnaire pour l'époque. Louis XVI parle comme Hollande et consorts. Et inversement. Moment saisissant du spectacle, Louis XVI en costume clair, le cheveu dégarni, pâle, hiératique, dans un halo de lumière, descend un escalier pour aller serrer la main de quelques concitoyens. Il ressemble, d'un coup, y compris physiquement (sa démarche, son visage anguleux) à Mitterrand. A d'autres moments il a l'air de s'ennuyer comme Chirac.

Plus anecdotiques mais plaisants comme le sont les clins d'œil, plusieurs moments. Façon de dire que le monde entier regarde la Révolution française en direct, une scène où une commentatrice d'une radio espagnole (Ruth Olaizola, bien sûr) commente l'arrivée du roi (naguère la télé française avait un spécialiste, Léon Zitronne, l'ancêtre de Stéphane Bern, qui n'avait pas son pareil pour commenter le couronnement des rois de la planète). Scène où l'on voit des gens du peuple venir se plaindre du manque de tout auprès du roi avant de se faire photographier avec lui et de s'évanouir de bonheur. Scène où quelqu'un se plaint de « atmosphère absolument irrespirable de Paris » où il serait temps d'étudier la question d'un courant d'air ». Scène où l'on voit une sorte de Patrick Sébastien chauffer le public et le faire saliver jusqu'à l'entrée de la vedette (sur l'air d'une BO célèbre), celui mesdames et messieurs que nous attendons tous, le roi en personne. L'essentiel est ailleurs : comment la Révolution française offre ses lettres de noblesse (si je puis dire) à la discussion et jette les bases de la démocratie participative.

Déclinaison de la brutalité

Le second coup de maître c'est d'aborder la Révolution française sans héros historiques notoires (hormis le roi Louis XVI, seul nommé, interprété par Yvain Juillard). Aucune de ces figures qui de Necker (ici simplement nommé premier ministre) à Mirabeau (absent) fascinent nos livres d'histoire. C'est la Révolution vue d'en bas. Des nobles anonymes, des représentants du Tiers-état sans pedigree, des ecclésiastiques sans trop de titres. Il faut l'entendre la députée Lefranc (Saadia Bentaïeb) se faire le député Gigart (David Sighicelli) pour qui il y aurait deux peuples, le bon et le mauvais : «Je vous rappelle simplement que si nous en sommes arrivés là où nous en sommes, c'est grâce à la désobéissance de ce mauvais peuple que vous accusez aujourd'hui, grâce à sa force, son énergie, une brutalité aussi parfois, en réponse à une autre brutalité, une brutalité policière, une brutalité sociale, qui s'est exprimée contre lui pendant des années et des années » (ça ne vous rappelle pas la chemise déchirée d'un certain DRH ?) .



Il faut le suivre ce député Gigart, l'ancêtre de tous les centristes mous, penchant un coup à droite, un petit coup à gauche. Ces personnages comme d'autres nous accompagnent quasi toute la soirée et on comprend comme l'attachement au roi allait loin, comment pour le peuple, tuer le père, n'alla pas de soi. Chaque acteur, y compris l'acteur qui fait le roi (la démocratie règne sur le plateau) joue entre

deux et dix rôles. La députée noble et téméraire Versan de Faillie (Agnès Berthon) ne aura aucun mal à devenir la sœur du roi, mais elle sera aussi Marie Sotto, une femme du comité de district. Etc. Et, à côté, la cohorte des anonymes (de vingt à trente) que Pommerat appelle « les forces vives » qui répartis dans la salle, les travées, approuvent, réprouvent, crient, huent.

Le corps et surtout les oreilles des spectateurs ne sortent pas indemnes. On n'est pas au spectacle on est dedans, l'assemblée (où beaucoup de députés ne prirent pas la parole) c'est nous, il nous arrive d'être pris au jeu, de penser, voir de dire « mais tu va la fermer ta grande gueule ! ». Pommerat joue avec les lumières de la salle, les maintenant allumées à l'heure de ces assemblées. Replongeant la salle dans le noir à l'heure des scènes plus intimes.

Le spectacle suit la chronologie des faits. Depuis les assemblées de notables dans les provinces en 1787 jusqu'aux lendemains de la nuit du 4 août 1789 en passant par les élections pour les Etats généraux et surtout la tenue de ces derniers dans ses trois assemblées : Noblesse, Eglise, Tiers-état. Le spectacle se concentre logiquement sur celle du Tiers-état, la plus représentative de la population (98%), la moins aguerrie à l'exercice, mais la plus déterminée à réunir les trois chambres en une, à former une assemblée nationale, à rédiger une constitution. L'Assemblée générale, l'AG, la réunion constituent la matrice du spectacle. Ça gueule, ça s'invective, ça se coupe la parole, c'est inaudible, les tripes sont sur la table, les cœurs écorchés, les poings toujours prêts à en découdre. La Révolution est un gigantesque boxon. Une méga tchatche. Une tribune de tous les possibles. La parole est libre comme elle ne l'avait jamais été, on se livre de mots, on se saoule de discours, de gueulantes.

Heurts et rumeurs du hors champ

Ce spectacle ne s'adresse pas aux historiens qui pourront sans doute ergoter sur des points oubliés, négligés, tordus. Par exemple la sous-représentation de l'Eglise laquelle comme la Noblesse et le Tiers-état, on ne parlait pas d'une seule voix. Le propos de Pommerat n'est pas d'être fidèle à la lettre des faits mais à leur esprit, à leur humeur, à leur ambiance, à cette façon d'accoucher aux forceps un apprentissage de la discussion que l'on voit faire des pas de géants en quelques mois et de mettre en branle les questions cruciales (aujourd'hui encore) qui y sont débattus et dont l'actualité présente ou récente nous saute au visage. La liste est longue de la réforme du système fiscal au nombre « de chômeurs, de pauvres, de nécessiteux qui errent dans les rues ». Ce qui compte ici ce n'est pas l'histoire telle que la postérité la ordonnée, mais son surgissement anarchique où les faits se mêlent aux rumeurs, les écrits aux impros.

Le spectacle joue avec force le jeu du hors champ particulièrement dans la partie centrale du spectacle (entre les deux courts entractes) où les députés du Tiers-état bossent dur sur la constitution sur la question d'un préambule qui porterait sur les droits de l'homme tandis qu'à Paris se révolte, et qu'autour de la capitale on annonce des rassemblements de troupes et au fil des jours les sons off simplifient. Autre moment étonnant, la nuit du 4 août est vue depuis l'appartement du roi. Dans un ballet d'entrées et de sorties on annonce les décisions qui viennent d'être prises là-bas, toutes plus renversantes que les autres, dans une accélération exaltée, devant un roi bouche bée, comme à la masse, hors-jeu, comme si la fuite (Varennes, deux ans plus tard) commençait là.

On comprendra, pour finir, que ce spectacle est une révolution que Pommerat opère sur lui-même. Fini les cadres léchées, les noirs travaillés, les voix métalliques ou chuchotées via des micros Hf. Fini le glacis distancé. Joël Pommerat rompt avec une manière qui a fait le succès de ses spectacles, et dont il avait exploré toutes les facettes. Il casse son joujou, déjoue les attentes. Lui aussi fait sa Révolution.

**« Ça ira (1) fin de Louis », du mar au sam à 19h30, dim 15h30, jusqu'au 29 nov
Puis tournée à Cergy-Pontoise, Le havre, Villeurbanne, Chambéry, Marne La vallée, Sao Paulo, Ottawa, Luxembourg, Mulhouse, Lille, Grenoble.**

Fin de l'histoire / Ça ira (1) Fin de Louis, Théâtre Nanterre-Amandiers, Paris | l'Epicurien

Laura Cappelle



Anne Rotger and Yvain Juillard in *Ça ira (1) Fin de Louis* Photo: Elizabeth Carecchio

Fin de l'histoire de Christophe Honoré

The history play is going through a renaissance in France. Long considered passé, it has suddenly become a magnet for experimentation. On consecutive nights last week, Joël Pommerat and Christophe Honoré, two of the most distinctive voices in French theatre, threw their hats in the ring, with Pommerat delivering the real punch.

Both look for non-traditional ways to engage with history. Honoré attempts to make it personal in *Fin de l'histoire*, which draws heavily on the work of writer Witold Gombrowicz. The play reinvents his last night in his native Poland in 1939 before a trip for Argentina, an exile soon made permanent by the war.

Honoré deploys his trademark quick-witted dialogue to expose the quirks of Gombrowicz's family. For all the jokes, however, big and small events never align in *Fin de l'histoire*. A clumsy debate between Francis Fukuyama, Hegel and Derrida is followed by a caricature of the Yalta Conference; in the process, Honoré cheapens his subject matter.



Ça ira (1) Fin de Louis de Joël Pommerat

For Pommerat, *Ça ira (1) Fin de Louis* is also a departure from his typically intimate dramas, but he has put every ounce of his talent and craft into this painstaking, genuinely epic project. The play (based on historical documents, but written in collaboration with the large cast) essentially recreates the French Revolution in plain modern clothes. Over four hours, Pommerat walks a fine line between historical truth and contemporary resonance, between the thrill and frustrations of democracy in action. The complexity of the Revolution between 1789 and 1791 is etched to perfection: the hesitations of Louis XVI, Estates-General that backfire on the nobility, the growing divide between the new National Assembly and the exasperated population of Paris. Around nondescript conference tables that would now be at home in Brussels, we witness debates in Parisian town halls and official settings, some rousing, others frustratingly messy and vicious.

Often positioned in the Amandiers auditorium as in a parliament, Pommerat's troupe deploys the energy of career polemicists to rant, quarrel and harangue. And the issues at hand are incendiary in 2015: [austerity](#), investors fleeing the country, the legitimacy of a government acting against its people's wishes. While a number of cuts would be welcome, *Ça ira* has the allure of a canary in the coal mine that is currently Europe. The only worry is that too few people will see it.



La Révolution, c'est maintenant, avec Joël Pommerat

Philippe Chevilly / Chef de Service | Le 09/11 à 07:00



L'ouverture des Etats généraux en « live » : rarement le théâtre nous a dit aussi bien le monde, notre Histoire et notre présent. Photo Elizabeth Carecchio

Est-ce une plongée dans la Révolution française ou une mise en abîme de la crise démocratique qui sévit aujourd'hui ? « Ca ira (1) Fin de Louis » présenté aux Amandiers de Nanterre est les deux à la fois. C'est le prodige réalisé par Joël Pommerat avec cette fresque qui fusionne habilement le passé et le présent. Ce spectacle de quatre heures, centré sur les années 1788-1790, ne cherche pas à recréer les grands tableaux de la Révolution, telle la prise de la Bastille. Tout ou presque se passe en intérieur : à Versailles où se tiennent les Etats généraux, puis l'Assemblée nationale, et dans les salons royaux ; à Paris dans un comité de quartier et au Louvre, où résident le roi et la reine à partir d'octobre 1789. Du bruit et de la fureur, il y en a tout du long, mais ils proviennent des débats passionnés entre aristocrates et tiers état, petit peuple et députés - le tout ponctué par le son du canon.

En complet veston, fripes et sportswear, les comédiens et figurants (une trentaine en tout) investissent autant la scène que la salle transformée en Chambre des députés-machine à remonter le temps. On s'enflamme, on s'invective, on invente la démocratie moderne ! Le public a l'impression de suivre la Révolution en « live », à moins qu'il ne s'agisse de la dernière joute gauche-droite à l'Assemblée, filmée par La Chaîne parlementaire. Le petit peuple a l'allure de travailleurs précaires en colère. Le roi est pris en selfie, tel un président normal.

De l'intime à l'épique

Rien de gratuit, d'appuyé dans cette transposition fascinante, qui respecte la vérité historique. Tous les débats philosophiques et politiques depuis deux siècles sur la liberté, l'égalité, la justice, l'autorité de l'Etat brillent d'un éclat nouveau. Evitant les « beaux effets » de mise en scène, mais avec un sens décuplé de l'espace, Pommerat invente un théâtre d'intervention spectaculaire, « mix » de documentaire historique et de thriller politique, qui, dans son intensité, rappelle la déflagration provoquée il y a quarante-cinq ans par « 1789 » d'Ariane Mnouchkine. Ariane et son Théâtre du Soleil versus Joël et sa Cie Louis Brouillard

Le metteur en scène, passé maître dans l'art d'explorer l'intime, prouve qu'il est aussi à l'aise dans les grandes gestes épiques. Le soin porté à l'écriture de plateau, la précision et l'engagement des comédiens, tout concourt à rendre « Ca ira (1) » inoubliable. Rarement le théâtre nous a dit aussi bien le monde, notre Histoire et notre présent qu'en ce soir de Révolution aux Amandiers.

BURUNDI

La crainte d'un génocide

Le Conseil de sécurité de l'ONU se réunit aujourd'hui, inquiet des appels à la haine qui risquent d'attiser des violences à grande échelle. P. 18

THÉÂTRE

Il était une fois la Révolution

Aux Amandiers, à Nanterre, le metteur en scène Joël Pommerat propose avec *Fin de Louis*, ça ira une expérience théâtrale passionnante qui interroge les fondamentaux de notre démocratie. P. 22



Elisabeth Comte

DÉBATS & CONTROVERSES

Pourquoi le livre résiste-t-il à la vague numérique?

Avec Franck-Olivier Laferrère, Dominique Mazuet et Jean-Yves Mollier. P. 14

LUNDI 9 NOVEMBRE 2015 | N° 21794 | 1,70 € l'Humanité.fr

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

La gauche portugaise est prête à tourner la page de l'austérité



Lisbonne (Portugal), envoyée spéciale.

LES PARTIS DE GAUCHE DEVRAIENT CONCLURE UN ACCORD PARLEMENTAIRE POUR FAIRE CHÛTER LES CONSERVATEURS.

On peut encore voir sur les grandes artères de Lisbonne des traces de la campagne des législatives du 4 octobre. Et pourtant, depuis l'issue de ce scrutin où la gauche est devenue majoritaire à l'Assemblée, tout s'est précipité au Portugal. Le paysage politique est désormais suspendu à un fil, plus exactement au fil du rasoir des négociations qu'entretient le Parti socialiste, de manière séparée, avec les autres formations de gauche, en vue de trouver un accord parlementaire à même de tourner la page après quatre longues années d'austérité qui ont lessivé le pays. Ce pacte, qui fait la une des journaux depuis plusieurs semaines, mais dont on ne connaît pas encore tous les tenants et les aboutissants, devrait également ouvrir la voie à la constitution d'un gouvernement socialiste. Le PS a déjà gouverné par le passé. Mais cette fois-ci, chose inédite, sa future gouvernance sera conditionnée à une entente parlementaire avec le Bloc de gauche, le Parti communiste et son allié électoral de la Coalition démocratique unitaire, le Parti écologiste-les Verts. Tout peut encore basculer tant les pressions sont fortes. Les deux journées parlementaires qui s'ouvrent aujourd'hui à l'Assemblée vont être cruciales, notamment pour l'exécutif de droite de Pedro Passos Coelho, sous le coup de trois motions de rejet. ●●●

Lire la suite de notre article page 4

Culture & Savoirs



UNE QUINZAINE D'ACTEURS ENDOSSENT PLUSIEURS RÔLES, TANTÔT UN DÉPUTÉ DU TIERS ÉTAT, TANTÔT LA REINE, TANTÔT UNE COMPIÈSEUSE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE... PHOTO ELISABETH CARECCHIO

FRESQUE

Versailles, 5 mai 1789, il était une fois la Révolution...

Joël Pommerat réalise une fresque monumentale, un récit épique sur la Révolution française. *Fin de Louis, ça ira (part I)* questionne les fondamentaux de notre démocratie. Un théâtre politique d'envergure.

Et soudain, la salle de théâtre (re)devient le lieu d'une assemblée politique. Spectateurs-citoyens, nous voilà plongés au cœur même du processus révolutionnaire qui engendra l'un des événements historiques les plus importants, la fin de la monarchie de droit divin, un bouleversement sans précédent, l'avènement de la démocratie, de la République, une nouvelle ère. Lorsque se réunissent les députés des trois ordres (monarchie, clergé et tiers état) à Versailles ce 5 mai 1789, la tension est palpable. Quelque chose d'inhabituel se joue dans cet amphithéâtre bondé. Les députés du tiers état ont entre leurs mains les cahiers de doléances noircis au cours d'assemblées citoyennes qui ont précédé cette réunion au sommet et dont la convocation a été arrachée à Louis XVI. Il y a de l'enthousiasme, de la méfiance dans l'air. Pour l'heure, nul ne remet en cause la légitimité du roi. Les philosophes des Lumières ont bousculé, dans leurs écrits, dans leurs pensées, ce qui semblait jusqu'ici immuable. Un vent de liberté souffle sur cette assemblée. Le peuple ne pourra plus souffrir d'un nouvel impôt. La

noblesse et le clergé devront contribuer à renflouer les caisses de l'État. Question de justice. Pendant ce temps, l'armée quadrille Paris. La ville est paralysée dans son activité économique. Les artisans, les ouvriers, les faubourgs, bref, le petit peuple de Paris est aux abois...

Rien n'est figé, tout est vivant... les hommes, les femmes, les idées

Par quel miracle Joël Pommerat parvient-il à rendre palpable cette ébullition ? Ce bouillonnement ? Ce foisonnement d'idées, d'idéaux ? Une quinzaine d'acteurs, tous épatants, vont s'atteler à la tâche, endossant plusieurs rôles, tantôt un député du tiers état, tantôt la reine, tantôt une compiseuse du faubourg Saint-Antoine... Certains sont dans la salle. Applaudissent à tout rompre. Conspuent, sifflent, interpellent le président de séance. On tourne la tête, on cherche du regard les impétrants, on est tenté d'applaudir, de se lever, de prendre la parole. Rien n'est figé, tout est vivant. Les hommes, les femmes, les idées. Des idées sans cesse bousculées, remises sur le métier, sur les réformes à envisager, ce qui est possible ou pas, ce qui est légitime ou pas. Ont-ils conscience de ce qui se joue dans cet hé-

micycle ? De la portée historique de leurs échanges ? Pommerat fait ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici : un théâtre épique, une fresque historique, dont la vérité est palpable au détour de chaque réplique. Pommerat ne se contente pas d'une reconstitution emperruquée. Sa réalisation est bien plus ambitieuse, qui questionne sans faux-semblants mais avec toute la pertinence du recul historique les fondamentaux de notre démocratie. Comment ce qui était une idée embryonnaire, à peine ébauchée, a-t-elle pris corps dans tous les esprits, dans la vie, provoquant une rupture historique avec ce qui semblait jusqu'ici insubmersible pour donner corps à un État de droit ? Ce questionnement vient percuter de plein fouet notre époque, nos institutions, notre système politique. Pour Joël Pommerat, il ne fait aucun doute que « ce pacte social, né d'une volonté politique », loin du spectacle affligeant des querelles politiciennes d'aujourd'hui, « est une utopie. Les choses sont encore de nos jours en devenir. C'est une erreur de croire que notre démocratie est en danger. Elle est un combat, une volonté, une foi dans certaines valeurs qui s'opposent à l'idée qu'il n'y aurait plus d'idéologie ». « Ces idées fondamentales, poursuit-il, il faut les redire, même si c'est difficile. Les

forces réactionnaires regagnent du terrain. Elles mettent en avant le principe de réalité. Et on ne réactive pas le volontarisme, le courage, alors on ramène à se confronter à l'histoire de la Révolution. »

Retour sur le plateau, Louis XVI hésite. Entre le brouhaha des états généraux et les conciliabules dans le cabinet de la reine, la roue de l'histoire tourne. Pommerat ne convoque pas les grandes figures historiques, même si l'on sait qu'elles sont là. L'enjeu est ailleurs. Il faudra attendre septembre 1792, la proclamation de la 1^{re} République après la bataille de Valmy, l'instauration d'un régime parlementaire... « On dit que notre système est fatigué », dit Pommerat. Cela peut paraître incongru, mais nous revient en mémoire une très belle chanson de Michel Delpech, à propos d'une certaine Marianne qui a quelques rides au coin des yeux : « Dieu, que Marianne était jolie, quand elle embrassait le cœur de Paris, en criant dessus les toits, "Ça ira ! Ça ira ! Toute la vie" »... »

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 29 novembre aux Amardiens de Nanterre. Durée du spectacle : 1 h 20 avec deux entractes. Réservations : 01 66 14 70 70.

Culture & Savoirs



UNE QUINZAINE D'ACTEURS ENDOSSENT PLUSIEURS RÔLES, TANTÔT UN DÉPUTÉ DU TIERS ÉTAT, TANTÔT LA REINE, TANTÔT UNE CONFISEUSE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.... PHOTO ELISABETH CARECCHIO

FRESQUE

Versailles, 5 mai 1789, il était une fois la Révolution...

Joël Pommerat réalise une fresque monumentale, un récit épique sur la Révolution française. *Fin de Louis, ça ira (part I)* questionne les fondamentaux de notre démocratie. Un théâtre politique d'envergure.

Et soudain, la salle de théâtre (re)devient le lieu d'une assemblée politique. Spectateurs-citoyens, nous voilà plongés au cœur même du processus révolutionnaire qui engendra l'un des événements historiques les plus importants, la fin de la monarchie de droit divin, un bouleversement sans précédent, l'avènement de la démocratie, de la République, une nouvelle ère. Lorsque se réunissent les députés des trois ordres (monarchie, clergé et tiers état) à Versailles ce 5 mai 1789, la tension est palpable. Quelque chose d'inhabituel se joue dans cet amphithéâtre bondé. Les députés du tiers état ont entre leurs mains les cahiers de doléances noircis au cours d'assemblées citoyennes qui ont précédé cette réunion au sommet et dont la convocation a été arrachée à Louis XVI. Il y a de l'enthousiasme, de la méfiance dans l'air. Pour l'heure, nul ne remet en cause la légitimité du roi. Les philosophes des Lumières ont bousculé, dans leurs écrits, dans leurs pensées, ce qui semblait jusqu'ici immuable. Un vent de liberté souffle sur cette assemblée. Le peuple ne pourra plus souffrir un nouvel impôt. La

noblesse et le clergé devront contribuer à renflouer les caisses de l'État. Question de justice. Pendant ce temps, l'armée quadrille Paris. La ville est paralysée dans son activité économique. Les artisans, les ouvriers, les faubourgs, bref, le petit peuple de Paris est aux abois...

Rien n'est figé, tout est vivant... les hommes, les femmes, les idées

Par quel miracle Joël Pommerat parvient-il à rendre palpable cette ébullition ? Ce bouillonnement ? Ce foisonnement d'idées, d'idéaux ? Une quinzaine d'acteurs, tous épatants, vont s'atteler à la tâche, endossant plusieurs rôles, tantôt un député du tiers état, tantôt la reine, tantôt une confiseuse du faubourg Saint-Antoine... Certains sont dans la salle. Applaudissent à tout rompre. Conspuent, sifflent, interpellent le président de séance. On tourne la tête, on cherche du regard les impétrants, on est tenté d'applaudir, de se lever, de prendre la parole. Rien n'est figé, tout est vivant. Les hommes, les femmes, les idées. Des idées sans cesse bousculées, remises sur le métier, sur les réformes à envisager, ce qui est possible ou pas, ce qui est légitime ou pas. Ont-ils conscience de ce qui se joue dans cet hé-

micycle ? De la portée historique de leurs échanges ? Pommerat fait ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici : un théâtre épique, une fresque historique, dont la véracité est palpable au détour de chaque réplique. Pommerat ne se contente pas d'une reconstitution emperruquée. Sa réalisation est bien plus ambitieuse, qui questionne sans faux-semblants mais avec toute la pertinence du recul historique les fondamentaux de notre démocratie. Comment ce qui était une idée embryonnaire, à peine ébauchée, a-t-elle pris corps dans tous les esprits, dans la vie, provoquant une rupture historique avec ce qui semblait jusqu'ici immuable pour donner corps à un État de droit ? Ce questionnement vient percuter de plein fouet notre époque, nos institutions, notre système politique. Pour Joël Pommerat, il ne fait aucun doute que « ce pacte social, né d'une volonté politique », loin du spectacle affligeant des querelles politiciennes d'aujourd'hui, « est une utopie. Les choses sont encore de nos jours en devenir. C'est une erreur de croire que notre démocratie est en danger. Elle est un combat, une volonté, une foi dans certaines valeurs qui s'opposent à l'idée qu'il n'y aurait plus d'idéologie ». « Ces idées fondamentales, poursuit-il, il faut les redire, même si c'est difficile. Les

forces réactionnaires regagnent du terrain. Elles mettent en avant le principe de réalité. Si on ne réactive pas le volontarisme, le courage, alors on renonce à se confronter à l'histoire de la Révolution. »

Retour sur le plateau. Louis XVI hésite. Entre le brouhaha des états généraux et les conciliabules dans le cabinet de la reine, la roue de l'histoire tourne. Pommerat ne convoque pas les grandes figures historiques, même si l'on sait qu'elles sont là. L'enjeu est ailleurs. Il faudra attendre septembre 1792, la proclamation de la 1^{re} République après la bataille de Valmy, l'instauration d'un régime parlementaire... « On sait que notre système est fatigué », dit Pommerat. Cela peut paraître incongru, mais nous revient en mémoire une très belle chanson de Michel Delpech, à propos d'une certaine Marianne qui a quelques rides au coin des yeux : « Dieu, que Marianne était jolie, quand elle embrassait le cœur de Paris, en criant dessus les toits, "Ça ira ! Ça ira ! Toute la vie" »... ♦

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 29 novembre aux Amandiers de Nanterre. Durée du spectacle : 4 h 20 avec deux entractes. Réservations : 01 46 14 70 70

LES TROIS COUPS

· LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT ·

« Ça ira (1) Fin de Louis », de Joël Pommerat, Théâtre Nanterre-Amandiers à Nanterre

Coup d'État

Par Léna Martinelli

Les Trois Coups

10 novembre 2015



Avec « Ça ira (1) Fin de Louis », fresque entre passé et présent, Joël Pommerat prouve qu'il est aussi à l'aise dans les épopées historiques que les récits intimes. Magistral et salutaire !

Dans un monde bouleversé par les printemps révolutionnaires, Joël Pommerat a choisi, pour sa nouvelle création, de s'interroger sur 1789. Poursuivant sa réflexion sur le pouvoir, il montre l'enthousiasme des révolutionnaires français, leur courage et aussi leurs impasses. Comment se sont effectués le difficile abandon des privilèges et l'apprentissage de la démocratie ? Car avoir et exercer le pouvoir ne relève pas vraiment de la même démarche ! Comment construire une société plus juste ? Bref, bien plus qu'un spectacle sur la Révolution française, *Ça ira (1) Fin de Louis* traite de la représentation en politique, de la légitimité du pouvoir et du « vivre-ensemble ».

L'écriture de plateau, documentée par des archives, des discours et des improvisations, restitue formidablement ce travail de la pensée, l'effervescence, mais aussi la peur, l'épuisement, autant de moments forts en émotions. Entre histoire et fiction, cette dramaturgie nous situe au cœur de cette matière historique bouillonnante, ce coup d'État qui marque la fin d'une ère. C'est éminemment politique et philosophique. Passionnant !

Tragi-comédie en trois actes

Nous voilà donc d'abord à Versailles, là où se tiennent les États généraux, puis en pleine Assemblée nationale. Dans la salle, parmi nous, les députés commentent, applaudissent, participent aux débats,

tandis que les menaces grondent à l'extérieur. Huées, invectives, calomnies, les séances ne sont pas de tout repos. Sans cesse interrompus par des tergiversations, des doutes, puis des dépêches d'actualité de plus en plus alarmantes, les députés prennent la parole, au sens littéral du terme, avec parfois de belles empoignades. Balbutiements de l'histoire. Sursauts et accélérations jusqu'à la fameuse Déclaration des droits de l'homme. Mais à qui se fier quand les tensions exacerbent les extrémismes ?

Puis, du chaos à la Terreur, nous comprenons mieux comment les manœuvres de la noblesse ou de l'Église déchues ont pu aboutir à de tels retournements de l'histoire. L'assemblée ne se transforme-t-elle effectivement pas en tribunal ? On se désespère aussi de voir les hommes politiques représentant le tiers état si déconnectés de la réalité.

Enfin, nous quittons le huis clos versaillais pour nous rapprocher de Paris, ses districts, le Louvre où Louis XVI est contraint d'aller pour tendre vers la « vraie vie ». Entre savoureuses rencontres avec le peuple et ambiance apocalyptique, c'est malgré tout une réjouissante fin de règne qui nous est dépeinte. D'abord, la société française tout entière est incarnée sous nos yeux. Ensuite, plutôt que la guillotine, la pièce finit sur une pirouette. L'humour quoi qu'il arrive. Ne s'empêche ! Si les citoyens ont réussi à gagner du terrain . souveraineté populaire oblige . jusqu'à bien occuper la vaste scène de Nanterre, ce dénouement nous épargne le sang, mais pas l'angoisse des lendemains qui chantent.

Une archéologie de l'imaginaire politique bien vivante

En nous montrant ainsi les transformations de la société à l'œuvre, Joël Pommerat s'intéresse au processus révolutionnaire plutôt qu'aux héros. En effet, les protagonistes demeurent tous anonymes. Ici, Robespierre s'appelle Monsieur Dupont. Si l'auteur observe les mécanismes qui régissent les faits et gestes des individus, le metteur en scène insiste sur la dimension collective de l'action politique, avec ces chœurs qui enflent, nourris par le souffle démocratique. Joël Pommerat restitue également la parole trop longtemps confisquée aux femmes. Cependant, tout porte à croire que la révolution reste à faire, surtout que les personnages, en costumes d'aujourd'hui, nous ramènent à notre époque.

Même sans fin tragique ni destins héroïques, on imaginerait parfaitement ce spectacle dans un théâtre antique. Pourtant, ici, Joël Pommerat opère une rupture esthétique, abandonnant les dispositifs qu'il avait explorés précédemment pour revenir à la frontalité. Au centre, la parole de l'acteur se confronte à une large assemblée de spectateurs, jouant ainsi dans les corps l'invention du contrat social, faisant de chacun de nous des témoins privilégiés de ces moments incroyables. Si l'on peut d'abord être amusé de ces procédés, voire agacé de la cacophonie (aggravée par les micros), on se laisse finalement gagner par la fièvre ambiante. Des morceaux de bravoure rhétorique aux mouvements de foule, en passant par les déplacements millimétrés de la famille royale, les idées de mise en scène sont, comme toujours, inventives. Et la conflictualité, moteur de l'intrigue, est parfaitement rendue, que ce soit entre les différents groupes ou au sein de chaque individu. Les trente comédiens, justes et engagés, incarnent tous plusieurs personnages, changent de camp avec eux, expérimentant ainsi la complexité des enjeux.

Élevée au rang de mythe, la Révolution française qui nous est ici donnée à voir . et à vivre . éclaire formidablement notre présent. En nous rappelant les fondements de nos sociétés modernes, la base des idées et valeurs qui les constituent, Joël Pommerat et sa troupe mettent habilement en abyme la crise démocratique qui sévit aujourd'hui. Sans aucun didactisme. Un spectacle d'utilité publique. Un vrai coup de clat. ¶

Léna Martinelli

CULTURE

Joël Pommerat: la Révolution à hauteur d'hommes

THÉÂTRE Le metteur en scène réussit, avec « Ça ira (1) Fin de Louis », un étonnant spectacle qui nous rappelle les fondements de notre démocratie.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Un grand artiste est quelqu'un qui ose et sait renoncer à tout ce qu'il sait faire pour remettre en cause sa manière et son univers. Avec *Ça ira (1) Fin de Louis*, l'homme de théâtre qu'est Joël Pommerat propose une plongée dans les premières années de la Révolution française, qui rompt en partie avec ce que l'on connaissait de lui : images mystérieuses, histoires de famille, questionnement de l'entreprise, contes réinventés. Des spectacles en-

voûtants dans lesquels la parole était un matériau parmi d'autres.

Dans le spectacle qu'il présente actuellement à Nanterre, c'est la parole qui est la matière première, et le spectateur est plongé immédiatement, pendant quatre heures qui passent très vite, dans la circulation de cette parole. Une parole d'il y a plus de deux cents ans, mais qui, par un subtil travail sur la langue et par le truchement de quelques anachronismes, nous installe d'un même mouvement dans le pur présent. On est au XVIII^e siècle et au XXI^e siècle en même temps.

C'est sans doute cette atemporalité qui est le geste le plus puissant de cette longue et précise traversée des événements



Aucun nom célèbre, un subtil travail sur la langue et quelques anachronismes ancrent la pièce dans le présent. CHRISTIAN BELLAVIA/DIVERGENCE

fondateurs de notre démocratie, de notre nation.

Un spectacle politique, donc, mais d'abord un grand spectacle de théâtre, jubilatoire et enthousiasmant qui marquera comme marquèrent, dans les années 1970, *1789 et 1793*, par Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil. *Le Figaro* a consacré des pages «événements» à ce travail (*nos éditions du 15 octobre*) que nous avons découvert en filage, sans public. Ici, nous sommes embarqués, partie prenante de la représentation. Les protagonistes sont parmi nous. Fini ce quatrième mur qui sépare: cela se passe sur le plateau et dans la salle, et l'effet de proximité n'en est que plus saisissant. Pas d'autre décor que des

tables, des chaises et, plus tard, un billard. Pas d'autres costumes que des vêtements du jour, neutres. Mais une mise au point très sophistiquée du son (avec MusicUnit/Ircam) et des lumières franches ou vaporeuses d'Éric Soyer.

Fermeté renversante

Et quatorze interprètes (plus quelques figurants), des interprètes que l'on connaît ou que l'on découvre, qui passent d'un rôle à l'autre, d'un personnage à l'autre, avec une fermeté renversante. Vous n'entendrez aucun nom célèbre de la Révolution. Certains sont présents, mais les patronymes ne renvoient qu'à l'homme, à la femme, qui est devant vous et s'exprime. On suit d'autant mieux les événements, de Paris à Versailles, des comités de quartier à l'Assemblée nationale ou à la cour.

Le roi est présent. Grand, noble, doux, bienveillant, aimé, lucide mais ligoté. Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, elles aussi, sont là. Pommerat ne choisit pas, ne juge pas, n'instruit pas de procès. Il redonne vie et nous renseigne. Il est dans la plus haute mission du théâtre. Magistralement. ■

Nanterre-Amandiers jusqu'au 29 novembre.

Durée : 4 h 20 (deux pauses comprises).

Retour en navettes. Tél. : 01 46 14 70 00.

Ensuite en tournée.

La Révolution, à en perdre la tête

▶ Joël Pommerat raconte la naissance de la démocratie et d'une idée nouvelle : le bonheur.

▶ Une fresque insensée, passionnante, palpitante, exaltante...

ÇA IRA (1), FIN DE LOUIS

de Joël Pommerat

Théâtre des Amandiers, à Nanterre (92)

Été 1788. La banqueroute menace. Les caisses sont vides. Pour les remplir, le roi et son premier ministre décident de réformer les finances, de lever de nouveaux impôts. Appelés à participer à cet effort, le clergé et la noblesse refusent, exigent la tenue d'états généraux. Partout en France, le peuple élit les députés du Tiers État... Une Révolution se met en marche. Personne ne le sait encore.

Ce sont les premiers mois de cet événement qui va bouleverser le cours de l'histoire du monde que Joël Pommerat invite à revivre avec *Ça ira (1), fin de Louis*. Un spectacle qu'il a écrit et mis en scène avec le concours de toute une équipe : son assistante Lucia Trotta, sa dramaturge Marion Boudier (lire aussi *Avec Joël Pommerat*, de Marion Boudier, 2015, Actes Sud, coll. Apprendre, 188 p., 16 €), François Leymarie pour le son, Éric Soyter à la scénographie et aux lumières ; l'historien « conseil » Guillaume Mazeau ; les quatorze comédiens qui l'ont nourri – et qu'il a nourri – au fil de deux années de lectures de livres et d'archives, de recherches et d'improvisations.

Des cahiers de doléances au retour du Roi à Paris, en passant par la constitution du tiers état en Assemblée nationale, la prise de la Bastille, les émeutes, la crise frumentaire et la famine, la nuit du 4 août... les principaux épisodes sont repris, entremêlant petite et grande histoire. Mais sans jamais verser dans la reconstitution pseudo-historique, façon « comme si vous y étiez ».

Dans cette fresque de 4 heures 30 (entractes compris), pas d'images d'Épinal attendues, de piques et de bonnets phrygiens. Les personnages sont habillés à la mode d'aujourd'hui. Les noms de Necker, Mirabeau, Sieyès, Marat... ne sont pas prononcés. Le premier ministre se nomme « Müller », un représentant du peuple « Madame LeFranc ». Car, ici, nonobstant l'anachronisme, les députés sont aussi bien hommes que femmes. Seul le roi est toujours appelé « Louis XVI », mais la reine, jamais « Marie-Antoinette ». Il en va de même pour les lieux : la Bastille est rebaptisée « prison centrale ».

Dans le décor de boîte vide et noire occupée juste par une table, quelques chaises, une tribune... éclairée de plein feu ou noyée d'une pénombre incertaine, le temps se fait intemporel, les années 1780 se lisent à la lumière des années 2010, et vice versa.

Comment ne pas établir des liens entre



Dans cette fresque de 4 heures 30 (entractes compris), pas d'images d'Épinal attendues, de piques et de bonnets phrygiens. Les personnages sont habillés à la mode d'aujourd'hui, et les noms de Necker, Mirabeau, Sieyès, Marat... ne sont pas prononcés.

Les années 1780 se lisent à la lumière des années 2010, et vice versa.

des périodes de crise où l'économie et la société se délitent, alors que la méfiance grandit envers les politiques impuissantes, accusés de n'être plus que

dans « la séduction de la parole » – dit-il (déjà !) un « *sanz-culotte* ». Dans le désarroi et les rejets qui en découlent, la tentation de l'action directe et violente apparaît le seul moyen de sortir de l'état de misère, d'être, enfin, entendu. Mise à mort d'un fermier général « accapareur » dans le Paris de 1789, affrontements dans les bandes ou ailleurs à présent...

Certes, Joël Pommerat se garde des raccourcis trop faciles. Si le passé et le présent se fondent, ils ne se confondent pas. Proposant un récit national de la

Révolution française, il s'attache aussi – et peut-être surtout – à démonter le processus qui mène à toute révolution, la guide dans ses espérances, dans ses contradictions.

Cependant, pour traiter du politique, *Ça ira* ne relève en rien du cours du soir Savant, le spectacle est sensible, vivant. La profondeur n'interdit pas l'humour. En témoignent des séquences d'anthologie : le meeting de Louis XVI, façon « show-biz », avec animateur et musicien tonitruant ; la femme du peuple qui veut son « selfie » avec le Roi qu'elle implore de revenir à Paris ; la députée « réactionnaire » poursuivant imperturbablement son discours malgré les sents d'eau et de yaourt, versés sur sa tête ; la journaliste d'une chaîne d'info hispanisante, en quête de « petite phrase »...

Plus grave est la balbutiante élaboration

des droits des hommes – droit « au bonheur pour chacun », hommes déclarés « égaux à leur naissance ». À cet instant, l'émotion est à son comble. Comme si l'on assistait à une naissance : la démocratie. Comme si le public était invité à la porter sur les fonts baptismaux. À l'instar des députés de 1789. À l'image des comédiens qui leur prêtent leur chair. Dispersés dans la salle au milieu des spectateurs, ou leur faisant face sur le plateau, ils s'attribuent leurs paroles et leurs sentiments, avec une intensité qui frappe au cœur, cogne au ventre.

Hormis Yvain Juillard (Louis XVI), chacun interprète plusieurs personnages – gens du peuple, députés, ministres... Philippe Frécon est président d'Assemblée et sectionnaire, Ruth Olatzola, députée à l'heure de Nadine Morano ; Agnès Berthon, femme des Halles mais aussi noble « réactionnaire » ; Anne Rotger, chômeuse, boutiquière, reine blonde platine... S'enflammant dans les débats et les disputes, enflammés par les discours, épuisés de fatigue, ils portent en eux tous les rêves et les combats qui ont fait le nouveau monde.

DORE VÉREZOU

RÉPÈRES

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU THÉÂTRE

- 1835 : *La Mort de Danton*, drame de Büchner.
- 1939 : *Robespierre*, drame de Romain Rolland.
- 1970 : 1789, par Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil.
- 1972 : 1793, par Ariane Mnouchkine

et le Théâtre du Soleil.

- 1979 : *Danton et Robespierre* d'Alain Decaux. Mise en scène Robert Hossein.
- 1988 : *Thermidor terminus ou la Mort de Robespierre*, drame d'André Benedetto.
- 1989 : *La Liberté ou la mort*, d'après Alain Decaux, mise en scène de Robert Hossein.
- 2009 : *Notre Terreur*, écriture et mise en scène de Sylvain Creuzevalet.

19 h 30, jusqu'au 29 novembre.

RENS. : 01 46 47 00 00, www.nanterre-amandiers.com. En tournée, du 3 décembre au 27 mai, à Cergy-Pontoise, Le Havre, Villeurbanne...

La Révolution, à en perdre la tête



Dans cette fresque de 4 heures 30 (entractes compris), pas d'images d'Épinal attendues, de piques et de bonnets phrygiens. Les personnages sont habillés à la mode d'aujourd'hui, et les noms de Necker, Mirabeau, Sieyès, Marat... ne sont pas prononcés.

► **Joël Pommerat raconte la naissance de la démocratie et d'une idée nouvelle : le bonheur.**

► **Une fresque insensée, passionnante, palpitante, exaltante...**

ÇA IRA (1), FIN DE LOUIS
de Joël Pommerat

Théâtre des Amandiers, à Nanterre (92)

Été 1788. La banqueroute menace. Les caisses sont vides. Pour les remplir, le roi et son premier ministre décident de réformer les finances, de lever de nouveaux impôts. Appelés à participer à cet effort, le clergé et la noblesse refusent, exigent la tenue d'états généraux. Partout en France, le peuple élit les députés du Tiers État... Une Révolution se met en marche. Personne ne le sait encore.

Ce sont les premiers mois de cet événement qui va bouleverser le cours de l'histoire du monde que Joël Pommerat invite à revivre avec *Ça ira (1), fin de Louis*. Un spectacle qu'il a écrit et mis en scène avec le concours de toute une équipe : son assistante Lucia Trotta, sa dramaturge Marion Boudier (lire aussi *Avec Joël Pommerat*, de Marion Boudier, 2015, Actes Sud, coll. Apprendre, 188 p., 16 €), François Leymarie pour le son, Éric Soyer à la scénographie et aux lumières ; l'historien « conseil » Guillaume Mazeau ; les quatorze comédiens qui l'ont nourri - et qu'il a nourris - au fil de deux années de lectures de livres et d'archives, de recherches et d'improvisations.

Des cahiers de doléances au retour du Roi à Paris, en passant par la constitution du tiers état en Assemblée nationale, la prise de la Bastille, les émeutes, la crise frumentaire et la famine, la nuit du 4 août..., les principaux épisodes sont repris, entremêlant petite et grande histoire. Mais sans jamais verser dans la reconstitution pseudo-historique, façon « comme si vous y étiez ».

Dans cette fresque de 4 heures 30 (entractes compris), pas d'images d'Épinal attendues, de bonnets phrygiens. Les personnages sont habillés à la mode d'aujourd'hui. Les noms de Necker, Mirabeau, Sieyès, Marat... ne sont pas prononcés. Le premier ministre se nomme « Müller », un représentant du peuple « Madame Lefranc »... car, ici, nonobstant l'anachronisme, les députés sont aussi bien hommes que femmes. Seul le roi est toujours appelé « Louis XVI », mais la reine, jamais « Marie-Antoinette ». Il en va de même pour les lieux : la Bastille est rebaptisée « prison centrale »...

Dans le décor de boîte vide et noire occupée juste par une table, quelques chaises, une tribune..., éclairée de plein feu ou noyée d'une pénombre incertaine, le temps se fait intemporel, les années 1780 se lisent à la lumière des années 2010, et vice versa.

Comment ne pas établir des liens entre

Le
se
de
et

des périodes de crise où l'économie et la société se délitent, alors que la méfiance grandit envers les politiques impuissants, accusés de n'être plus que dans « la séduction de la parole » – dicit (déjà !) un « sans-culotte ». Dans le désarroi et les rejets qui en découlent, la tentation de l'action directe et violente apparaît le seul moyen de sortir de l'état

de misère, d'être, enfin, entendu. Mise à mort d'un fermier général « accapareur » dans le Paris de 1789, affrontements dans les banlieues ou ailleurs à présent...

Certes, Joël Pommerat se garde des raccourcis trop faciles. Si le passé et le présent se fondent, ils ne se confondent pas. Proposant un récit national de la

Révolution française, il s'attache aussi – et peut-être surtout – à démonter le processus qui mène à toute révolution, la guide dans ses espérances, dans ses contradictions

Cependant, pour traiter du politique, *Ça ira* ne relève en rien du cours du soir. Savant, le spectacle est sensible, vivant. La profondeur n'interdit pas l'humour. En témoignent des séquences d'anthologie : le meeting de Louis XVI, façon « show-biz », avec animateur et musique tonitruante ; la femme du peuple qui veut son « selfie » avec le Roi qu'elle implore de revenir à Paris ; la députée « réactionnaire » poursuivant imperturbablement son discours malgré les seaux d'eau et de yaourt, versés sur sa tête ; la journaliste d'une chaîne d'info hispanisante, en quête de « petite phrase »...

Plus grave est la balbutiante élaboration des droits des hommes – droit « au bonheur pour chacun », hommes déclarés « égaux à leur naissance ». À cet instant, l'émotion est à son comble. Comme si l'on assistait à une naissance : la démocratie. Comme si le public était invité à la porter sur les fonts baptismaux. À l'instar des députés de 1789. À l'image des comédiens qui leur prêtent leur chair. Dispersés dans la salle au milieu des spectateurs, ou leur faisant face sur le plateau, ils s'attribuent leurs paroles et leurs sentiments, avec une intensité qui frappe au cœur, cogne au ventre.

Hormis Yvain Juillard (Louis XVI), chacun interprète plusieurs personnages – gens du peuple, députés, ministres... Philippe Frécon est président d'Assemblée et sectionnaire, Ruth Olaizola, députée à l'allure de Nadine Morano ; Agnès Berthon, femme des Halles mais aussi noble « réactionnaire » ; Anne Rotger, chômeuse, boutiquière, reine blonde platine... S'enflammant dans les débats et les disputes, enflammés par les discours, épuisés de fatigue, ils portent en eux tous les rêves et les combats qui ont fait le nouveau monde.

DIDIER MÉREUZE

19 h 30. Jusqu'au 29 novembre.

RENS. : 01.46.14.70.00. www.nanterre-amandiers.com.

En tournée, du 3 décembre au 27 mai, à Cergy-Pontoise, Le Havre, Villeurbanne...

Les années 1780 se lisent à la lumière des années 2010, et vice versa.

REPÈRES

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU THÉÂTRE

- 1835 : *La Mort de Danton*, drame de Büchner.
- 1939 : *Robespierre*, drame de Romain Rolland.
- 1970 : *1789*, par Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil.
- 1972 : *1793*, par Ariane Mnouchkine

et le Théâtre du Soleil.

- 1979 : *Danton et Robespierre* d'Alain Decaux. Mise en scène Robert Hossein.
- 1988 : *Thermidor terminus ou la Mort de Robespierre*, drame d'André Benedetto.
- 1989 : *La Liberté ou la mort*, d'après Alain Decaux, mise en scène de Robert Hossein.
- 2009 : *Notre Terreur*, écriture et mise en scène de Sylvain Creuzevault.



© JOËL POMMERAT

CULTURE

THÉÂTRE

Dans la marmite de la Révolution

Avec "Ça ira (1) Fin de Louis", Joël Pommerat met 1789 en résonance avec 2015... Tambour battant et sans aucun manichéisme. PAR JACK DION

On est en 1789, mais on pourrait être en 2015. Ce jour-là, Louis XVI préside une réunion informelle. Après quelques mots liminaires, il cède la parole à son Premier ministre, lequel s'empresse d'expliquer que les caisses de l'Etat sont vides, que l'endettement est pire que jamais, que le pays est menacé d'étranglement et que cela ne peut plus durer. On croirait entendre Manuel Valls ou Emmanuel Macron.

Avec *Ça ira (1) Fin de Louis*, Joël Pommerat dépasse le cadre de la Révolution française pour poser des problématiques contemporaines et des questions universelles sur le peuple, la démocratie, le pouvoir. Il passe en permanence d'hier à aujourd'hui pour donner force et originalité à ce qu'il appelle une « fiction vraie », équivalent théâtral du « mentir vrai » d'Aragon.

Nul besoin de costumes d'époque ou de décors reconstituant la France d'alors. Louis XVI (Yvain Juillard, sosie d'Albert de Monaco) est en

complet-veston, et les autres acteurs sont vêtus comme vous et moi). On est cependant à un moment où l'histoire va basculer et cela se sent dans chacune des interventions : celle du roi, pourtant convaincu que tout en étant de droit divin il se doit de faire le bien du peuple ; celle des représentants des ordres dominants (le clergé et la noblesse), attachés à défendre leur pré carré sans voir qu'un vent de fronde risque de les balayer ; celle enfin des voix du tiers état qui annonce l'irruption du peuple sur la scène publique.

HIER COMME AUJOURD'HUI...

Les spectateurs sont plongés dans l'arène des débats qui ont lieu directement dans la salle, au milieu des acteurs qui participent aux discussions enflammées. Ils s'invectivent, s'apostrophent, s'insultent, sur fond sonore des affrontements de rue et des bruits d'explosion en provenance du Paris insurrectionnel. Le roi et Marie-Antoinette sont les seuls personnages d'époque. Joël Pommerat ne met en scène que des

DES ACTEURS ENFIÉVRÉS qui s'invectivent, s'insultent... font la révolution, en costumes contemporains.

anonymes, rendant ainsi encore plus perceptible l'intrusion des humbles et des sans-grade. Les stars de l'histoire, si l'on ose dire, sont aux abonnés absents. On évite ainsi les sempiternels débats sur Robespierre et la violence, ou Danton et la corruption, pour se focaliser sur ces idées neuves qui ébranlèrent l'Europe entière : la souveraineté du peuple contre les privilèges d'une classe imbue d'elle-même, le droit au bonheur pour tous, le respect des droits de chacun.

Comme un avant-goût de la chemise du DRH d'Air France, on s'écharpe pour savoir si la brutalité sociale justifie la violence, ou si cette dernière ne fait pas le jeu de ceux qui ne veulent rien changer. On vit en direct les frustrations du petit peuple, les manœuvres dilatoires des puissants invoquant leur « compétence » supposée, ou encore les privilèges qui tombent comme des fruits mûrs. Au milieu de ce fatras, le roi demeure une référence obligée que personne, à ce moment de l'histoire, ne songe à contester. Etonnant face-à-face entre des petites gens qui jettent les bases d'un monde nouveau sans en avoir conscience et les vestiges humains d'un régime qui s'effondre.

Dans ce spectacle inventif, iconoclaste et souvent drôle, il n'y a ni manichéisme, ni préjugé, ni message politique à courte vue. La pièce est menée tambour battant, comme une manif de sans-culottes, avec des clins d'œil qui lui donnent tout son piquant. On évoquera la chute de la Bourse, la peur des investisseurs, le risque de voir les capitaux fuir le pays, comme en un temps que l'on connaît bien. On verra le roi perdre peu à peu le contrôle de la situation, jusqu'au moment où il devra quitter Versailles pour Paris, où il joue la politique du pire. Il confie à ses proches, vaguement inquiets : « Ça ira, ça ira », n'imaginant pas que la formule donnera l'un des refrains d'une Révolution qui lui fera perdre la tête. Hier comme aujourd'hui, les puissants pensent toujours que tout va bien quand rien ne va plus. ■

Ça ira (1) Fin de Louis, une création théâtrale de Joël Pommerat. Théâtre Nanterre-Amandiers. Jusqu'au 29 novembre, puis en tournée dans toute la France jusqu'en mai 2016.

Dans la marmite de la Révolution

Avec "Ça ira (1) Fin de Louis", Joël Pommerat met 1789 en résonance avec 2015... Tambour battant et sans aucun manichéisme. PAR JACK DION

O n est en 1789, mais on pourrait être en 2015. Ce jour-là, Louis XVI préside une réunion informelle. Après quelques mots liminaires, il cède la parole à son Premier ministre, lequel s'empresse d'expliquer que les caisses de l'Etat sont vides, que l'endettement est pire que jamais, que le pays est menacé d'étranglement et que cela ne peut plus durer. On croirait entendre Manuel Valls ou Emmanuel Macron.

Avec *Ça ira (1) Fin de Louis*, Joël Pommerat dépasse le cadre de la Révolution française pour poser des problématiques contemporaines et des questions universelles sur le peuple, la démocratie, le pouvoir. Il passe en permanence d'hier à aujourd'hui pour donner force et originalité à ce qu'il appelle une « fiction vraie », équivalent théâtral du « mentir vrai » d'Aragon.

Nul besoin de costumes d'époque ou de décors reconstituant la France d'alors. Louis XVI (Yvain Juillard, sosie d'Albert de Monaco) est en

complet-veston, et les autres acteurs sont vêtus comme vous et moi). On est cependant à un moment où l'histoire va basculer et cela se sent dans chacune des interventions : celle du roi, pourtant convaincu que tout en étant de droit divin il se doit de faire le bien du peuple ; celle des représentants des ordres dominants (le clergé et la noblesse), attachés à défendre leur pré carré sans voir qu'un vent de fronde risque de les balayer ; celle enfin des voix du tiers état qui annonce l'irruption du peuple sur la scène publique.

HIER COMME AUJOURD'HUI...

Les spectateurs sont plongés dans l'arène des débats qui ont lieu directement dans la salle, au milieu des acteurs qui participent aux discussions enfiévrées. Ils s'invectivent, s'apostrophent, s'insultent, sur fond sonore des affrontements de rue et des bruits d'explosion en provenance du Paris Insurrectionnel. Le roi et Marie-Antoinette sont les seuls personnages d'époque. Joël Pommerat ne met en scène que des

DES ACTEURS ENFIÉVRÉS qui s'invectivent, s'insultent..., font la révolution, en costumes contemporains.

Ça ira (1) Fin de Louis, une création théâtrale de Joël Pommerat, Théâtre Nanterre-Amandiers. Jusqu'au 29 novembre, puis en tournée dans toute la France jusqu'en mai 2016.

anonymes, rendant ainsi encore plus perceptible l'intrusion des humbles et des sans-grade. Les stars de l'histoire, si l'on ose dire, sont aux abonnés absents. On évite ainsi les sempiternels débats sur Robespierre et la violence, ou Danton et la corruption, pour se focaliser sur ces idées neuves qui ébranlèrent l'Europe entière : la souveraineté du peuple contre les privilèges d'une classe imbue d'elle-même, le droit au bonheur pour tous, le respect des droits de chacun.

Comme un avant-goût de la chemise du DRH d'Air France, on s'écharpe pour savoir si la brutalité sociale justifie la violence, ou si cette dernière ne fait pas le jeu de ceux qui ne veulent rien changer. On vit en direct les frustrations du petit peuple, les manœuvres dilatoires des puissants invoquant leur « *compétence* » supposée, ou encore les privilèges qui tombent comme des fruits mûrs. Au milieu de ce fatras, le roi demeure une référence obligée que personne, à ce moment de l'histoire, ne songe à contester. Étonnant face-à-face entre des petites gens qui jettent les bases d'un monde nouveau sans en avoir conscience et les vestiges humains d'un régime qui s'effondre.

Dans ce spectacle inventif, iconoclaste et souvent drôle, il n'y a ni manichéisme, ni préjugé, ni message politique à courte vue. La pièce est menée tambour battant, comme une manif de sans-culottes, avec des clins d'œil qui lui donnent tout son piquant. On évoquera la chute de la Bourse, la peur des investisseurs, le risque de voir les capitaux fuir le pays, comme en un temps que l'on connaît bien. On verra le roi perdre peu à peu le contrôle de la situation, jusqu'au moment où il devra quitter Versailles pour Paris, où il joue la politique du pire. Il confie à ses proches, vaguement inquiets : « *Ça ira, ça ira* », n'imaginant pas que la formule donnera l'un des refrains d'une Révolution qui lui fera perdre la tête. Hier comme aujourd'hui, les puissants pensent toujours que tout va bien quand rien ne va plus. ■

Aller voir au théâtre "Ça ira", une bonne façon de résister

Valérie Lehoux Publié le 18/11/2015. Mis à jour le 18/11/2015 à 12h46.



Après les attentats, recommencer à sortir, c'est salutaire. Ce mardi soir, au Théâtre des Amandiers, à Nanterre, on ne pouvait s'empêcher de faire résonner la pièce de Joël Pommerat sur la Révolution française avec l'actualité

Pas, ou très peu, d'absents hier soir : les quelques 900 places de la grande salle des Amandiers de Nanterre ont été pris d'assaut par le public. Comme de coutume, la dernière pièce de Joël Pommerat affiche complet depuis des semaines. Ce 17 novembre était-il pour autant un soir comme les autres ? Pas tout à fait. Dès l'entrée de la salle, une affichette prévenait que des bruits de détonations résonneraient au cours de la soirée : la bande-son du spectacle figure des scènes d'émeutes. Que personne, donc, ne s'inquiète.

En l'occurrence, personne n'aura montré le moindre signe d'inquiétude. Au contraire. Pendant les quatre heures vingt de la représentation, l'attention de la salle fut presque tangible tant elle était forte. Qui aurait imaginé que la pièce sonnerait à ce point comme un écho aux événements ? En évoquant la révolution française tout en la parant d'habits modernes, en saisissant la naissance . dans la douleur . de la démocratie et des droits de l'homme, Pommerat ne cesse d'ouvrir des questionnements contemporains.

A voir ces personnages se démener face au basculement de l'Histoire, débattre de leur destin commun, constater leurs unions et leurs désunions, répondre à la tentation de la violence et au besoin de résistance, s'interroger sur la liberté, aveuglés par leurs croyances politiques ou émancipés des diktats idéologiques, on ne pouvait qu'être saisi par la pertinence et la modernité du propos. Une pièce, comme un temps de réflexion collective échappé à la fureur de l'info en continu. Une mise en abîme soudain vertigineuse, à laquelle le public, jeune . beaucoup de trentenaires . , et intégré de fait à la mise en scène, a répondu par une ovation. Plus intense encore, disait le personnel du théâtre, que les soirs précédents.

Ça ira (1), Fin de Louis de Joël Pommerat
Théâtre des Amandiers de Nanterre

Le Théâtre

Ça ira (1) Fin de Louis

(1789, vraiment neuf)

On sort de là, de ces quatre heures-fleuves, abasourdis, la tête en feu, à l'envers et pourtant remise d'équerre. C'est que, surprise, on vient de comprendre, de saisir, de ressentir au fond de soi que la Révolution, celle de 1789, n'a rien à voir avec celle d'Epinal qui traînait dans nos têtes emplies de sans-culottes et de clichés, avançant vers son inéluctable dénouement comme si tout avait été écrit d'avance dans un manuel scolaire.

Il a suffi à Joël Pommerat de quatre idées, quatre choix radicaux pour nous faire toucher du doigt plusieurs vérités vraies, non seulement sur cette Révolution d'il y a deux siècles, mais aussi sur celles qui pourraient advenir et, ne lui ressemblant en rien, jailliraient pourtant des mêmes profondeurs... Un, les comédiens ne sont pas en costume d'époque mais portent complets-vestons et tenues d'aujourd'hui, du coup, adieu le folklore. Deux, ils ne se nomment pas Necker, Sieyès, Mirabeau, patronymes si connotés qu'ils véhiculent avec eux toute une mythologie, mais Boudin, Gigart, Carray ou « Pre-

mier ministre », ce qui désencombre – seul le roi Louis garde son vrai nom.

Trois, ils parlent et parlent, c'est torrentiel, et nous rejouent les grandes scènes épiques de l'époque, les états généraux, le discours du roi, les assemblées de quartier, mais leur verbe n'a rien d'empesé, tous ces discours historiques ont été réécrits, remâchés par les comédiens et par Pommerat lors des répétitions, et sonnent comme s'ils étaient frais pondus du jour. Exemple, au lieu de la fameuse adresse : « Citoyens ! », mille fois répétée lors de tout spectacle sur 1789, on entend ici, à satiété : « Mesdames-dames ! », et ce seul détail suffit à chasser la naphthaline. Quatre, l'action se joue non seulement sur scène, où la plupart du temps les comédiens, nombreux, nous font face, mais aussi dans la salle, où dans les rangs du public sont placés des acteurs qui bougent, crient, applaudissent (sans jamais le prendre à parti), et rarement on a vu usage aussi maîtrisé de ces deux espaces, salle et plateau, et des allers-retours de l'action entre les deux.

Tout ça pour quoi ? pour livrer de la Révolution une lecture politique personnelle ? Non, Pommerat veut simplement nous donner à voir que les grandes questions – « Comment s'organiser pour survivre, pour créer du commun, pour se défendre, pour construire une société plus juste ? » – ne trouvent pas leurs réponses dans le ciel des idées, mais dans le concret des choses, l'action, la tension. Exemple : voilà qu'un député déclare que, pour obtenir le plein soutien du peuple à la future Constitution, il faut avant tout dresser « un inventaire de tous les droits que possèdent les hommes à leur naissance ». Mais dehors retentit le bruit des canonnades. Certains députés s'affolent : « Mesdames, messieurs, ce soir, nous serons certainement morts », d'autres hurlent à l'inconscience : « La ville de Paris est plongée dans l'anarchie et la violence, et il y en a qui veulent se lancer dans des discussions métaphysiques ! », d'autres encore affirment qu'en contrepartie il faudrait dresser une liste des devoirs... De ce débat musclé, tendu, sur le fil, sortira la Déclaration des droits

de l'homme, aujourd'hui gravée dans le marbre. Et qui se souvenait qu'elle résultait de ces joutes enflammées, de cette vision tenace, d'une volonté portée par une poignée d'hommes tenant bon parmi les entrechoquements ?

Tout est ainsi : incarné, faisant écho aux dilemmes, aux tensions, et même aux personnages d'aujourd'hui (tiens, ici on croirait entendre Ségolène Royal, et là Nadine Morano !). Et, s'il règne une apparente chienlit, avec mouvements de foule, déclamations, pugilats, en réalité tout est réglé par Pommerat, comme à son habitude, avec le même degré de précision qu'on a pu admirer dans ses précédents spectacles. Découpage des scènes au bistouri, scénographie au cordeau, science des éclairages et du son... On admirera surtout la composition des quatorze comédiens, dont huit sont des fidèles de Pommerat : il y a là une force organique, une cohérence, un élan collectif qui transportent.

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre des Amandiers, à Nanterre.

« Ça ira (1) Fin de Louis » de Pommerat aux Amandiers : ça ira, oui, il faut bien que ça aille, alors ça ira

Après *Au monde l'an dernier*, Joël Pommerat propose une nouvelle création au Théâtre Nanterre-Amandiers, *Ça ira (1) Fin de Louis*. Le chiffre entre parenthèses du titre suggère qu'il s'agit là du premier volet d'une suite, d'une première partie, consacrée à la Révolution Française, de son avant, depuis 1787 et à son après, jusqu'en 1791. Abordant pour la première fois le territoire de l'Histoire, Pommerat n'en renonce pas moins à la singularité de sa démarche, bien au contraire. Plutôt que de se contenter de reconstituer les faits et d'en donner la représentation, il met en récit les événements et propose à partir d'eux un déplacement du regard, un nouveau rapport au passé, extrêmement contemporain.



Par rapport à ces créations précédentes, l'art de Pommerat dans *Ça ira* est le plus manifeste dans son appropriation de l'Histoire par l'écriture, une écriture non pas linéaire, suivie, mais fragmentée, qui s'apparente à un scénario par une accumulation de plans cinématographiques. L'originalité de son abord d'épisodes connus de tous, tient en partie aux sources sur lesquelles il s'appuie : plutôt que d'avoir recours à des manuels

d'Histoire qui la synthétisent, il sort des sentiers bien battus de ce pan-là de notre passé pour s'appuyer sur des archives parlementaires, des témoignages, des procès-verbaux de l'Assemblée et de réunions publiques, des journaux, des correspondances, des mémoires, des écrits politiques... le tout irrigué par des lectures proprement historiques, pour guider le travail de recomposition. Ainsi, avec ses deux conseillers, ils recommencent donc l'entreprise de découverte de l'Histoire, de reconstitution, comme s'il n'avait pas déjà été fait, et ils la réécrivent par le petit, par l'intime, plutôt que par l'événement brut.

Dans l'œuvre finalement conçue, Pommerat nous fait ainsi passer de Versailles aux salles des Etats généraux, de l'Assemblée nationale à la rue, dans une succession de plans qui renouvelle chaque fois la présence des personnages et qui tisse peu à peu une narration. Cette méthode lui permet alors de multiplier les configurations et de mêler différents plans, de faire passer du politique au privé, le plus mis en valeur avec la reine, la plus pommeratienne des personnages du spectacle, lorsqu'elle apprend la mort de son fils ou simplement lorsqu'elle dîne, ou qu'elle joue au billard. Cette écriture correspond à son esthétique scénique, qui, si elle n'est pas ici centrale, se retrouve néanmoins à l'état de traces – comme cette poudre qui tombe des cintres avec une lenteur extraordinaire, comme contrôlée par un ralenti cinématographique, lorsque Versailles est menacé par le peuple. Le vaste espace du plateau est neutre, reconfiguré grâce à grands battants amovibles capables d'agrandir ou de rétrécir le terrain de jeu, le temps d'un bref passage au noir. Les transformations de la scène sont moins spectaculaires que d'ordinaire, car les moyens à déployer sont parfois importants, mais ces effets sont en réalité moins centraux dans la perception de ce spectacle que dans d'autres œuvres de Pommerat.

De fait, le plus singulier dans *Ça ira*, est que l'important travail d'adaptation de l'histoire par le récit n'apparaît pas tout de suite, et les manques successifs et modifications ne s'imposent pas d'emblée. On ne réalise ainsi qu'au bout d'un certain temps que Pommerat décharge son Histoire de tous les symboles de la Révolution Française, trop lourds d'imaginaire, ôtant ainsi son caractère mythique et



folklorique à ce pan de notre Histoire. Aussi, la Marseillaise, Marianne, le bonnet phrygien, l'arbre de la liberté, les fourches, la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », la fameuse réponse de Marie-Antoinette, « Qu'ils mangent de la brioche ! »... sont évacués. Et, plus encore, l'on n'entend pas non plus les noms associés à ces événements, que ce soit la Bastille (remplacée par « prison centrale »), le serment du Jeu de Paume, ou même ceux des personnalités qui se sont distinguées, Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat, Desmoulin... Ne reste que l'indispensable, une discrète cocarde tricolore bleu-blanc-rouge, et quelques rares extraits de la Déclaration des Droits de l'Homme. Ces absences, qui ne sont pas tout de suite évidentes, déplacent les enjeux. Il ne s'agit pas de célébrer l'Histoire, de la saisir d'un coup par ces détails les plus brillants, mais au contraire de faire prendre la mesure de la complexité de ce tournant depuis invoqué comme référence, de ses enjeux politiques et de ses contradictions.

En remplaçant les noms des acteurs de la Révolution Française par des noms neutres et en laissant anonymes la plupart des personnages, la perception est libérée de toute mémoire, de tout acquis, de toute connaissance, mais aussi de tout préjugé et de tout filtre. Le ministre des finances s'appelle ainsi Muller et Louis n'est jamais désigné comme le XVI^e du nom. Importe alors moins les traits auxquels ils ont été réduits par le temps que la délicatesse de leur tâche, la difficulté à saisir leur position face à la situation, car elle évolue, le caractère énigmatique de certaines décisions, les influences humaines en jeu – pour le roi, sa femme, son ministre, le président de l'Assemblée nationale... – ou le poids de l'intime. Cette humanisation fait voler en éclat la synthèse de l'Histoire, limitée à un récit de faits. Cette complexité que le temps fait oublier est aussi sensible dans la reconstitution des débats qui ont animé les nouveaux députés. Ils sont loin d'être manichéens et tranchés, et l'anonymat fait redécouvrir et revivre les étapes de construction de la nation, hors de toute personnalité, et surtout hors de toute téléologie, pour ne pas que les conséquences viennent modifier la perception des événements, pour ne pas qu'ils soient inscrits dans une dynamique que l'on serait tenté de nommer progrès, mais qu'ils soient au contraire revécus sans recul, dans un présent qui rend à moitié aveugle.



Ainsi, pour rendre compte de cette Histoire, Pommerat distingue trois temps, trois moments à partir desquels lancer une exploration fouillée. En premier lieu, il donne à voir comment a eu lieu la mise en place des Etats Généraux, suite à la nécessité de soumettre l'ensemble de la nation à un impôt commun pour résoudre les problèmes financiers du pays. Ensuite, il relate le combat du

Tiers Etat pour que les débats ne distinguent pas une nouvelle fois les trois ordres de l'Ancien Régime, et la façon dont ses représentants se sont constitués en Assemblée Nationale en réaction aux refus de la noblesse et du clergé. Enfin, arrive la Révolution en elle-même, la prise d'armes, les pénuries, et le moment qui précède immédiatement la fuite du roi à Varenne – la « fin de Louis ». A partir de ces trois jalons qui permettent de couvrir quatre ans de 1787 à 1791, Pommerat prend son temps, et inscrit tout dans la longueur, afin de faire sentir le caractère laborieux du travail qui suit la table rase, de la lente constitution d'une nation sur des fondements neufs, de son interminable organisation à l'Assemblée, en décalage avec l'urgence du désordre qui agite le reste du pays. Avec ce spectacle de près de quatre heures, on se trouve loin des résumés qui réduisent des jours, voire des mois, en une poignée de paragraphes.

Pour jouer cette Histoire redéployée, Pommerat fait appel à quatorze comédiens. Cela paraît à la fois beaucoup, quand ils sont tous réunis sur scène, et peu, vu le nombre de personnages à interpréter. Tous endossent donc plusieurs rôles et passent de l'un à l'autre le temps de changer de costume et de perruque au cours d'un passage éclair au noir. La prouesse de ces métamorphoses et des déplacements qui les accompagnent dans tout l'espace apparaît à mesure que l'on se familiarise avec les comédiens. Certaines de leurs voix sont déjà connues depuis les spectacles précédents – surtout les voix de femmes : l'accent espagnol de Ruth Olaizola, la voix aérienne d'Agnès Berthon, le ton si singulier de Saadia Bentaïeb... – et une fois le tournoi de la multiplicité un peu dominé, on est enfin capable de constater la superposition des rôles et apprécier le fait que la sœur du roi si réfractaire au changement est aussi une des députées les plus républicaines, que le roi lui-même finit par se confondre avec le membre d'un comité de quartier, ou que l'Archevêque de Narbonne devient un milicien.

L'effet de masse produit sur scène est parfois accru par la présence de figurants, désignés par l'expression « Forces Vives » dans le programme de salle, expression qui les désigne comme plus que des figurants, ceux qu'ils sont en effet. Tout au long du spectacle, ils haranguent, applaudissent, et créent ainsi une impression de foule, et leur manifestation fait entrevoir l'originalité du dispositif scénographique du spectacle. Alors qu'il est apparemment frontal, le spectateur



découvre rapidement que la salle tout entière est investie par les comédiens. Quand elles ne sont pas sur scène, les Forces Vives sont assises parmi le public, parsemées dans la salle au point de faire douter de l'identité de son propre voisin. Mais si leur dissémination dans la salle donne l'impression que l'ensemble du public est impliqué dans l'Histoire qui se joue, le public n'est pas pour autant invité malgré lui à s'investir et à participer au débat. L'adresse et les positions dans l'espace le font simplement passer de membre d'une audience à député de l'Assemblée Nationale, ainsi placé aux premières loges même s'il est malgré lui situé plus ou moins à gauche de l'hémicycle.

Les comédiens aussi parcourent sans cesse les rangs, montent et descendent les escaliers, s'assoient sur les strapontins ou sur les marches, sans cesse tendus vers la scène qui reste le cœur de la représentation. Ces allées et venues placent dans une situation de proximité exceptionnelle, qui permet de voir les comédiens jouer même quand ils ne parlent pas, quand ils sont simplement dans l'écoute, tout imprégnés de leur rôle, jusque dans les mimiques, les mots à demi-audibles, les gestes, ou même le silence. Cette contiguïté rend aussi de façon brute la violence de certaines prises de parole ou de certaines prises à parti, et le regard se tourne alors de côté, à quelques centimètres seulement, et les postillons jaillissent avec la virulence du propos. La part d'improvisation qui entre en compte dans le désordre qui semble parfois dominer reste indécidable, et ce que l'on constate simplement est la gestion toute musicale des *forte* et des *piano*, du rythme soutenu qui fait passer de la cacophonie à l'élévation d'une voix qui s'affirme au-dessus des autres.



L'immersion dans ces débats extrêmement complexes donne à voir le pouvoir de la rhétorique capables de faire accepter une idée et son contraire, selon l'orateur qui la présente et la qualité de son éloquence. On se prend ainsi à changer d'avis, à pencher en faveur de l'un ou l'autre – ce qui permet de comprendre un peu mieux comment eux-mêmes vivent de bord. Ces échanges passionnés font percevoir la faiblesse d'un système fondé sur la parole, sur la capacité à persuader –

en invoquant les sentiments – plutôt qu'à convaincre – en s'appuyant sur la raison –, sur la personnalité, sur la part de subjectivité qui fait s'entrechoquer les idéaux et les intérêts, ou sur la fierté qui amène chacun à riposter terme à terme plutôt que d'accepter de se laisser humilier. L'impossibilité de conclure, de trouver un accord surgit à plusieurs reprises, et la paralysie n'est dépassée que par l'intervention d'un élément extérieur – souvent incarné par un messenger – seul capable de faire sortir de l'impasse en rappelant l'urgence de la situation, dans la ville. On perçoit là la dimension intemporelle de ce difficile dialogue à mettre en place, de son apparente vacuité parfois, qui évoque les débats – ou combats – contemporains qui ont lieu à l'Assemblée ou sur les plateaux télévisés.

Cette actualité de la réflexion est soulignée par le fait que les personnages ne portent pas de costumes à connotation historique, passée. La noblesse est en costume trois pièces et le Tiers Etat en sweat à capuche. De même, l'Assemblée Nationale compte parmi ses rangs des femmes – et pas des plus discrètes, comme Mme Lefranc –, et certains épisodes perçus comme historiques au moment même de leur déroulement sont médiatisés à la mode d'aujourd'hui. Ainsi, lorsque le roi reçoit les représentants de chaque classe sociale à Versailles avant la formation des Etats généraux, un filtre médiatique s'interpose entre l'événement et sa réception, incarné par une journaliste espagnole dont les commentaires sont traduits en direct. La musique enfin vient encore rapprocher 1789 de nous, et, comme souvent dans les spectacles de Pommerat, elle se voit chargée de la mission de véhiculer l'émotion, de l'exprimer autrement que par les mots et les corps, que celle-ci soit positive ou négative. Dès lors, la transposition des débats dans notre actualité est facilitée, et les résonances – heureusement loin d'être systématiques – sont multiples : qu'est-ce que la liberté ? qu'est-ce que la justice ? qui doit l'exercer ? qu'est-ce que la légitimité politique ? qui *peut* et *doit* faire de la politique ? tout le monde peut-il être un représentant d'une partie de la population ? quel rapport avoir à l'étranger ?... autant de questions qui restent entières.

Pommerat assume ainsi d'aborder l'Histoire depuis l'endroit où il se trouve, la France de 2015. Mais il ne le fait pas en invoquant des références au monde contemporain volontairement anachroniques, comme on le voit de plus en plus dans les comédies musicales actuelles – notamment la récente *1789 : les Amants de la Bastille*, qui employait la même matière à des fins bien différentes... Sans forcer le rapprochement, obliger à des contorsions, il amène tout à la fois à



une redécouverte du passé que l'on pensait connaître et à une nouvelle appréhension du présent par cette mise en regard. Le pont bâti du XVIIIe au XXe est subtil, jamais lourd, ni même explicitement affirmé, au point qu'il est au début presque peu évident à cerner, à maîtriser, à dominer. L'entre-deux invite ainsi à passer d'un temps à l'autre, mais sans points d'orgue, chacun au gré de sa sensibilité, au gré de sa mémoire, jouant avec l'évidence que l'on oublie pour un temps, et l'importance inattendue accordée à un détail.

Appendice : à la suite des événements du 13 novembre, le spectacle de Pommerat prend une portée encore plus grande et paraît encore plus nécessaire et salutaire. Avec Yvain Juillard, qui interprète le roi, on veut se rassurer et répéter « ça ira, ça ira » – l'aveuglement en moins et l'unité et la solidarité en plus.

F.

Pour en savoir plus sur « Ça ira (1) Fin de Louis », rendez-vous sur [le site des Amandiers](#).